



Title	AMITIÉS JUDÉO-CHRÉTIENNES DANS LA LITTÉRATURE DU XXe SIÈCLE : Les exemples de Silbermann et de Geneviève
Author(s)	Fujihira, Sylvie
Citation	études françaises. 1997, 30, p. 81-104
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/93712
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

The University of Osaka

AMITIÉS JUDÉO-CHRÉTIENNES DANS LA LITTÉRATURE DU XX^e SIÈCLE:

Les exemples de *Silbermann* et de *Geneviève*

Sylvie FUJIIHARA

Si *Silbermann* (1922) est l'œuvre qui valut à Jacques de Lacretelle (1888–1985) le Prix Femina et une célébrité qui dépassa nos frontières, *Geneviève* (1936) qui fait suite à *L'école des femmes* et à *Robert*, n'ajouta rien à la renommée d'André Gide (1869–1951) qui d'ailleurs, après avoir beaucoup peiné pour l'écrire, préféra laisser inachevée cette œuvre qu'il jugeait ratée¹). Et mis à part le fait que les auteurs, issus tous deux de familles protestantes, se connaissaient et se lisaient²), qu'ils ont fait œuvre de moralistes et qu'aux yeux de certains critiques sinon à leurs propres yeux, il y avait une filiation entre leurs œuvres³), il pourra peut-être paraître étrange à d'aucuns de comparer *Silbermann* à *Geneviève*. En effet, le roman de Lacretelle est le portrait d'un jeune Juif en butte aux persécutions de ses camarades de classe et l'histoire de son amitié avec le narrateur, alors que Gide dans son récit aborde la question du féminisme⁴). Et il n'y aurait pas grand chose de commun entre ces deux livres si le premier chapitre de *La confidence inachevée*, autre titre de *Geneviève*, n'était consacré à l'amitié qui unit Geneviève à une jeune Juive, Sara Keller. Ainsi donc, dans *Geneviève* comme dans *Silbermann*, même si c'est sur 50 pages seulement dans le premier cas contre 124 dans le second, nous est dépeinte une amitié qui est née au début du XX^e siècle (en 1913 dans le premier cas, en 1905 dans le second) entre un jeune chrétien et un jeune Juif, amitié dont le jeune chrétien, devenu adulte, s'est fait le narrateur. Mais avant de voir les conditions de la naissance et le devenir de ces amitiés, d'en dresser le bilan et de nous interroger sur elles et sur les similitudes qu'elles offrent nous voudrions tout d'abord en présenter les quatre protagonistes.

Par leur origine sociale et familiale, nos quatre protagonistes diffèrent

sensiblement. Le narrateur de *Silbermann* était issu d'une famille de protestants pratiquants. Ses grands-parents maternels étaient propriétaires dans le Midi de la France d'un domaine agricole dont ils dirigeaient eux-mêmes la mise en valeur. Son père était juge d'instruction à Paris. Ses parents formaient un ménage très uni contrairement à ceux de Geneviève dont la mère avait cessé d'estimer son mari mais qui ne pouvait divorcer à cause de la pression sociale. Les parents de la narratrice étaient des catholiques pratiquants même s'il semble que la mère n'avait plus une foi très vive. Ils appartenaient à la bourgeoisie et vivaient apparemment en riches rentiers grâce à l'argent que le père, fils de quincaillers perpignanais, avait reçu en héritage.

Ni les parents du narrateur ni ceux de Geneviève n'étaient ouvertement antisémites, même s'ils ne pouvaient se défendre de certains préjugés à l'encontre des Juifs. La mère du narrateur, en tant que protestante, c'est-à-dire membre d'une religion longtemps persécutée, éprouvait des sentiments mélangés. Son fils nous dit qu'*elle ressentait pour la cause des Juifs la sympathie qui unit généralement les minorités*⁵⁾. Mais en dépit de cette attitude de principe, elle ne pouvait s'empêcher de *se mettre sur son quant-à-soi* en présence de Juifs, ni d'éprouver un mouvement de défiance quand elle évoquait le souvenir d'une famille juive de Nîmes⁵⁾. Le père de Geneviève, aux dires de sa fille, *sans être antisémite déclaré, [...] avait en suspicion tous les Juifs*⁶⁾. Et sa mère, pourtant beaucoup plus charitable que son mari et bien qu'ayant moins de préjugés et le souci des convenances que lui, laissa percer lorsqu'elle dit à sa fille: *«Mais tu ne m'avais pas dit...C'est une juive!» une imperceptible nuance dans le ton de sa voix qui [heurta] douloureusement le cœur de celle-ci*⁷⁾. Et si elle refusa pour Geneviève l'invitation de Sara, c'est parce qu'elle était juive et que son père était un artiste et qu'elle souhaitait par conséquent prendre des informations supplémentaires⁸⁾.

Silbermann, fils unique comme le narrateur, avait un père qui avait réussi dans les antiquités avant de connaître des difficultés dues à sa malhonnêteté. Son grand-père était un Juif polonais qui avait émigré en Allemagne et dont les fils avaient choisi la France et les États-Unis. On ne sait rien des origines de madame Silbermann, mais il semble qu'elle ait eu une certaine fortune personnelle. Mondaine, mauvaise épouse et mauvaise mère, elle divorça pour se remarier quand son mari connut des problèmes financiers. Le père de Sara, lui, était un artiste peintre qui

avait réussi et dont les toiles se vendaient très bien et très cher. Il vivait avec son ancien modèle dont il avait fait sa compagne mais non sa femme bien qu'il en eût eu deux enfants. L'un et l'autre étaient de très basse extraction ce qui explique *l'insondable ignorance* de "madame" Keller⁹). Il n'est pas plus question de la pratique religieuse de Silbermann et de ses parents que de celle de Sara et des siens: on ne peut donc savoir quelles relations ils entretenaient avec le judaïsme. Toutefois, les jeunes Juifs portent tous deux des prénoms directement issus de la Bible, l'un celui de David, vainqueur de Goliath et roi d'Israël, l'autre celui de Sara(h), femme d'Abraham et grand-mère de Jacob, alias Israël, ancêtre éponyme des Juifs.

On le voit donc, dans les deux livres, les narrateurs se présentent comme étant insérés dans un tissu de relations et de traditions familiales, sociales et religieuses, alors que leurs amis juifs, fils et fille de personnes nouvellement enrichies n'avaient pas le même enracinement dans la société. Et le fait que le jeune chrétien et le jeune Juif n'aient pas appartenu au même monde, s'il n'est que suggéré dans *Silbermann* est clairement exprimé en revanche dans *La confiance inachevée* où le père de Geneviève éprouvait *un ennui non dissimulé à l'idée de voir sa fille se lier avec quelqu'un qui ne fût pas de «[leur] monde»*¹⁰).

Ce bref tableau du milieu familial des protagonistes brossé en toile de fond, c'est sur les figures de ces derniers que va se focaliser maintenant notre attention.

Comme on pouvait s'y attendre, les narrateurs ne s'appesantissent pas sur leur propre description, aussi n'avons-nous aucune information concernant leur physique et n'en avons-nous qu'assez peu sur leur intelligence et leur caractère. Nous savons toutefois que le narrateur était plutôt un élève sérieux mais médiocre même si sa mère le pensait intelligent (mais n'est-ce pas là l'illusion de beaucoup de mères?) alors que la narratrice, elle aussi très appliquée, remportait des succès scolaires. Esprit positif, elle dédaignait la littérature, surtout la fiction, contrairement au narrateur qui se présente comme quelqu'un qui avait un goût très vif pour la littérature et pour tout ce qui se passe dans l'imagination et qui avoue qu'il plaçait *certaines écrivains [...] au-dessus de l'humanité entière, à l'image des divinités de l'Olympe*¹¹). Fille d'un couple désuni, Geneviève s'entendait très bien avec sa mère à laquelle elle confiait tout et à laquelle elle obéissait en toutes choses tandis qu'elle n'avait

aucune estime pour son père qu'elle n'aimait pas. Elle confesse aussi que, n'ayant jamais eu une foi très ardente elle était détachée de la religion. Le narrateur, au contraire, était un protestant fervent qui pratiquait une morale du renoncement, bridait ses désirs et se complaisait dans la recherche de la difficulté et dans le choix de *la voie étroite qu'un idéal sévère [lui] présentait comme le juste chemin*¹²⁾. Mais au-delà de ces différences, les narrateurs avaient des points communs. Ainsi, tous deux de tempérament timide et réservé, ils semblent l'un et l'autre avoir été assez peu sociables et plutôt solitaires. Geneviève avant d'entrer au lycée, n'avait jamais eu d'amies et elle fait même cet aveu surprenant: *Je sais mal m'exprimer parce que jusqu'à présent je n'ai pu causer avec personne*¹³⁾. Le narrateur de son côté, n'était lié qu'avec Philippe Robin, un de ses condisciples catholiques. Par ailleurs, bien qu'ils aient été âgés de quinze ans comme leurs amis juifs, ils manquaient d'assurance et ni l'un ni l'autre ne paraît avoir été affranchi de l'influence de son milieu ou de sa famille, surtout pas le narrateur. Et si ce dernier n'avait été animé d'un ardent sentiment religieux et Geneviève d'une vive hostilité à l'égard de son père et de préoccupations féministes auxquelles elle voulait se consacrer, ils paraîtraient plutôt insignifiants et ne retiendraient guère l'attention.

Silbermann et Sara, par contre, ne sauraient passer inaperçus ni l'un ni l'autre. Silbermann, en effet, *captivait l'attention*¹⁴⁾ par la vivacité de ses gestes et l'expressivité de son visage. Et son physique d'*hideux avorton juif*¹⁵⁾ à la face plus ou moins asiatic, ne pouvait qu'attirer les regards. Par ailleurs, l'attitude qu'il adoptait en classe et au lycée ne pouvait que le faire remarquer. Très actif, il répondait avec empressement aux questions des professeurs avant d'aller s'entretenir avec eux à la fin des cours. Dans la cour de récréation, il ne participait pas aux jeux mais se tenait à l'affût des discussions dans lesquelles il aimait à intervenir et à avoir le dernier mot. En outre, il obtenait des résultats scolaires brillants grâce à son intelligence, son application et sa mémoire. Doté d'une culture littéraire très étendue, il rêvait de devenir écrivain. Ayant beaucoup lu et beaucoup retenu, il portait des jugements pleins d'assurance qui ne manquaient pas d'impressionner un garçon timoré comme le narrateur.

Pas plus que Lacretelle, Gide n'est sorti des poncifs habituels sur le physique des Juifs. En effet, à la laideur exotique de Silbermann, s'oppose la beauté exotique de Sara¹⁶⁾. Elle aussi attirait les regards et les

retenait par sa *peau brune, ses cheveux noirs bouclés et son charme étrange*¹⁷⁾. D'ailleurs la mère de Geneviève ne s'y trompa pas comme le montre sa réponse à sa fille qui lui demandait à quoi on reconnaissait une Juive : *Il m'a suffi de la voir. Elle est du reste très jolie*¹⁸⁾. De son caractère, nous ne savons pas grand chose directement si ce n'est qu'elle était paresseuse puisqu'un de ses professeurs lui reprocha de ne pas travailler davantage et que la narratrice nous dit qu'elle n'écoutait pas en cours. Mais de la comparaison que Geneviève établit entre son amie et Sara la baigneuse de Victor Hugo et qui va plus loin que la simple homonymie, on peut tirer quelques enseignements sur le caractère de la jeune Juive. En effet, ce n'est certainement pas au physique que l'on peut voir une ressemblance entre ces deux Sara puisque celle des *Orientales*, Hugo y insiste à trois reprises, a la peau très blanche¹⁹⁾. Dans *Sara la baigneuse*, ce qu'il faut donc rechercher, ce sont des indications sur la personnalité de Sara Keller. Or, Hugo nous présente une baigneuse paresseuse et narcissique, pleine de complaisance envers elle-même, une baigneuse qui manque de pudeur et qui, loin d'être innocente, se plaît à rêver à ce qu'elle ferait si elle était *capitane ou sultane* et dit :

«J'aurais le hamac de soie

«Qui se ploie

«Sous le corps prêt à pâmer

«J'aurais la molle ottomane

«Dont émane

«Un parfum qui fait aimer²⁰⁾

Pour compléter ce tableau indirectement brossé, il faut ajouter que Sara, beaucoup plus précoce que ses condisciples, cherchait à fuir la réalité par le rêve, comme la baigneuse d'Hugo et entendait se consacrer au théâtre.

Voici donc esquissés à grands traits les portraits de nos quatre protagonistes, portraits qui s'opposent deux à deux : d'un côté, les jeunes chrétiens encore très influencés par leur famille et leur milieu et proches de l'enfance, de l'autre, les jeunes Juifs, beaucoup plus mûrs et indépendants. Essayons de voir maintenant le plus important, c'est-à-dire tout ce qui concerne leur amitié, sa naissance et son devenir.

C'est le jour de la rentrée, dans la cour de récréation où il parlait avec son ami Philippe Robin que le narrateur vit pour la première fois David Silbermann, un nouvel élève qui lui fut désigné par son ami qui avait eu

l'occasion de le voir pendant ses vacances à Houlgate. Et le hasard des placements de classe fit que le narrateur se retrouva assis à côté de Silbermann en anglais, ce qui lui permit de *l'observer à loisir*²¹⁾. Geneviève, elle, se trouva être la voisine de gauche de Sara qu'elle ne pouvait s'empêcher de regarder. Mais alors qu'elle était attirée et séduite par le charme de cette jeune fille, le narrateur lui, s'il éprouvait une certaine curiosité pour ce "nouveau" n'était pas particulièrement attiré par lui et ne cherchait nullement à lui adresser la parole même s'il admirait son assurance quand il parlait aux professeurs et les brillants résultats scolaires qu'il ne tarda pas à avoir. Geneviève, au contraire, ne se contentait pas de regarder sa voisine avec une insistance qui lui valut d'ailleurs une apostrophe cinglante de la part de Sara qui lui demanda: *Qu'est-ce que vous avez à me reluquer comme ça?*²²⁾ elle essayait de lui parler bien qu'elle n'obtînt pratiquement pas de réponse et que ses propos n'aient pas semblé avoir l'heur d'intéresser Sara. Cette différence d'attitude venait bien sûr du fait que Geneviève s'était tout de suite "entichée" de la jeune Juive, mais aussi de sa position dans la classe. En effet, Geneviève était une "nouvelle" et n'avait donc pas d'amies dans la classe alors que le narrateur lui, était déjà "installé" et était lié avec Philippe Robin.

Ici on remarquera toutefois que le narrateur comme Sara n'avait cependant pas une position si forte que cela au sein de sa classe. En tant que protestant il était minoritaire et donc un peu marginal parmi ses camarades qui eux, étaient catholiques et fiers de l'être et qui, dépendant d'une institution privée, se considéraient comme élèves de celle-ci et non comme élèves du lycée, et se comportaient comme une élite. D'ailleurs, dans *Silbermann*, les questions de religion sont très importantes et l'on voit le "clan" catholique attaquer Silbermann sur sa religion et Philippe Robin faire des allusions désobligeantes au protestantisme du narrateur. Et si Silbermann avait une sensibilité d'écorché vif et souffrait d'être juif tout en voulant paraître en être fier, il n'y a rien de tel chez Sara qui ne semble pas avoir souffert d'être juive et qui ne faisait du reste aucune allusion à sa judéité. Un autre élément qui montre que les questions religieuses n'étaient vraiment que secondaires, c'est que Geneviève elle-même ne paraissait pas très au fait de ces problèmes puisqu'elle semble ne jamais avoir entendu parler des Juifs, si ce n'est de ceux de l'histoire sainte²³⁾. Pour en revenir à la position de la jeune Juive, il faut remarquer que si Sara était liée à la meilleure élève de la classe, les autres élèves, en revanche

semblaient avoir quelques préventions contre elle et peut-être ne l'aimaient-elles pas tellement puisqu'elles critiquaient *son teint de bohémienne*²⁴⁾ et que, par ailleurs, la jeune Juive ne parlait à personne d'autre qu'à Gisèle mais on ne sait s'il s'agissait d'un ostracisme dont elle était la victime ou si c'était elle qui, méprisant plus ou moins ses congénères ne cherchait pas à s'entretenir avec elles, hypothèse qui a notre préférence vu son attitude face aux avances de Geneviève.

Les jeunes Juifs de leur côté semblent n'avoir manifesté aucun intérêt particulier pour le narrateur et Geneviève. Ainsi, cette dernière avait beau remporter des succès scolaires et, comme nous l'avons déjà dit, tâcher d'adresser la parole à Sara, celle-ci semblait la remarquer à peine. Le narrateur nous apprend pour sa part que pendant les deux heures que dura le premier cours d'anglais [*ils n'échangèrent*] pas un mot et que Silbermann *ne fit aucune attention à [lui]* sauf une fois avec un regard où [*il crut*] lire de la crainte²⁵⁾. Cette attitude peut s'expliquer par sa crainte de voir le narrateur calquer son comportement à son égard, sur celui, hostile, de Philippe Robin. Chez Gide, il n'y a rien de tel car nous sommes en 1913 et non plus en 1905 dans l'atmosphère passionnée et empoisonnée de l'Affaire Dreyfus et de la Séparation des Églises et de l'État. De plus, dans ce lycée de jeunes filles, les "mœurs" des élèves étaient beaucoup plus pacifiques et, comme nous l'avons déjà dit, les questions religieuses peu importantes. Dans ces circonstances, la situation aurait donc pu rester bloquée indéfiniment si n'était survenu dans les deux cas un épisode décisif, l'épisode de la récitation.

Chez Lacretelle comme chez Gide, c'est une scène d'une tragédie de Racine que le jeune Juif a été amené à réciter devant ses camarades de classe, coïncidence qui n'en est sans doute pas une quand on sait qu'un Barrès déniait aux Juifs la faculté de comprendre vraiment une œuvre comme *Bérénice*²⁶⁾. Dans le cas de Silbermann, c'était la première scène d'*Iphigénie*. Voici comment le narrateur évoque le souvenir de cette récitation: *Il ne débita point les vers d'une manière soumise et monotone, ainsi que faisaient la plupart des bons élèves. Il ne les déclama pas non plus avec emphase; sa diction restait naturelle. Mais elle était si assurée et on y distinguait des subtilités si peu scolaires qu'elle nous surprit tous. Quelques-uns sourirent. Moi, je l'écoutais fixement, frappé par une soudaine découverte*²⁷⁾. En écoutant son camarade, les images se formaient et passaient devant les yeux du narrateur qui comprit enfin que ces vers

étaient l'expression de faits réels, qu'ils avaient un sens dans la vie courante²⁸). Et pour lui, ce fut comme si *un voile se [déchirait]*²⁹ et il avoue que *voir remuer un marbre ne [l'] eût pas moins ému*³⁰). Et quand il écrit: *Je regardai celui qui avait fait jouer les choses pour moi*³⁰), on comprend que c'est avec un œil nouveau qu'il le fit.

Chez Gide, lorsque Sara récita la première scène de *Britannicus*, Geneviève eut une *brusque révélation*³¹). En effet, alors que les autres élèves récitaient *sans autre souci que de ne point trébucher et comme si ces vers n'eussent été écrits qu'en vue d'exercer [leur] mémoire*, elle, par sa manière de réciter et la sonorité de sa voix faisait ressortir la beauté de ces vers dont Geneviève ne s'était jamais aperçue jusqu'à ce jour. L'émotion, l'admiration et l'enthousiasme que la narratrice ressentit après avoir écouté Sara, lui donnèrent le courage de lui écrire un court billet, billet dans lequel elle mit cette simple phrase: *«Je voudrais être votre amie»*³²).

Dans le cas du narrateur, les choses sont un peu plus compliquées. En effet, si cette récitation lui ouvrit de nouveaux horizons, elle ne le détermina pas à s'adresser à Silbermann. Mais il est indubitable que cet épisode, en frappant fortement son imagination, modifia sa disposition d'esprit à l'égard du jeune Juif. Et il y a fort à parier que, s'il n'y avait pas eu cette "récitation-révélation", l'attitude du narrateur quand, quelques jours plus tard, au sortir du temple, tout exalté, il rencontra fortuitement Silbermann eût été toute différente. C'est à l'issue de cette conversation que Silbermann l'invita à venir chez lui et que le narrateur après avoir "gaffé", fit le serment de faire pour lui *tout ce qui [serait] en [son] pouvoir*³³). Et le soir, le narrateur qui avait beaucoup pensé au jeune Juif lui écrivit une lettre dans laquelle il lui disait qu'il n'avait *aucun sentiment hostile contre sa race* et que *[sa] conscience n'oublierait pas le serment d'amitié qu'[il avait] prononcé*³⁴).

Dans les deux cas, on remarque que c'est le jeune chrétien qui fit le pas décisif, celui qui l'engageait: Geneviève en écrivant un mot, le narrateur en répondant par *un bonjour très cordial*³⁵) au sourire esquissé par Silbermann au moment où ils allaient se croiser, en faisant oralement un serment qu'il réitéra par écrit et cela même si, dans son cas, il y eut quelques réticences et un certain recul devant l'empressement de Silbermann. Dans les deux cas également, on note que le jeune chrétien et le jeune Juif étaient à peine entrés en contact que celui-ci invita celui-là à venir chez lui. Sara invita Geneviève à venir chez elle le dimanche suivant, invitation qui ravit cette

dernière. Silbermann lui, proposa au narrateur de venir l'après-midi même mais comme celui-ci était déjà pris, il insista pour qu'il vînt le jeudi suivant, insistance qui mit le narrateur sur la défensive et lui fit répondre qu'ils fixeraient le jour ultérieurement. Le lendemain, il renouvela son invitation devant Philippe Robin mettant ainsi le narrateur dans l'embarras. Pour Geneviève aussi, l'invitation de Sara fut une source de problèmes. En effet, la narratrice étant ce qu'il est convenu d'appeler "une jeune fille de bonne famille", il eût été impensable que ses parents la laissent aller chez des personnes qu'ils ne connaissaient pas sans avoir pris des renseignements sur leur compte. Ainsi, sa mère, dans l'intention de faire la connaissance de Sara, vint donc attendre sa fille à la sortie du lycée et comprenant que Sara était juive et qu'elle était de surcroît la fille d'un peintre, elle refusa l'invitation à la grande déception de sa fille. Le narrateur lui, étant un garçon, ses fréquentations et ses allées et venues étaient beaucoup moins étroitement surveillées que celles de Geneviève et ce fut sans difficulté qu'il put se rendre chez Silbermann. Mais si le narrateur alla chez Silbermann avant que celui-ci n'eût été reçu par ses parents alors que Sara fut conviée avec son père et sa mère dans la famille de Geneviève avant que celle-ci ne fût allée avec sa mère chez les Keller, dans les deux cas, le contact avec la famille du jeune Juif et le contact de celui-ci avec la famille du jeune chrétien furent, pour ce dernier, une source de souffrances.

Quand le narrateur se rendit pour la première fois chez Silbermann qui habitait un grand appartement dans *une belle maison nouvellement construite* et qu'il vit les pièces d'apparat, il ne put s'empêcher d'éprouver un profond sentiment d'humilité et de gêne car jamais jusqu'alors [*il n'avait*] *pénétré dans une maison contenant tant de richesses*³⁶⁾. Silbermann lui montra de *magnifiques meubles de marqueterie* et des tableaux. La magnificence de ce qu'il voyait frappa tellement son imagination que *des rayons de soleil entrant par les fenêtres, [il crut] à des voiles d'or jetés sur les objets*³⁶⁾. Pour accentuer cette impression, la vue qu'il aperçut des fenêtres se composant des grands arbres du Parc de la Muette qui se découpaient sur une lointaine *ligne ondulée de coteaux*, évoquait la *perspective que l'on peut avoir d'un château*³⁶⁾. En voyant tout cela, il ne put s'empêcher d'établir une comparaison avec *le cabinet de travail de [son père] étroit et sévère, donnant sur une cour* (sans doute une de ces cours exigües et profondes telles qu'on en rencontre tant à Paris) et avec le petit salon de sa

mère où des meubles anciens mais bien rustiques, [...] faisaient le plus bel ornement³⁶⁾.

Le sentiment éprouvé par Geneviève et sa mère reçues chez les Keller était de la même nature que celui du narrateur : c'était un sentiment de dépaysement mais pour des raisons tout à fait différentes. En effet, chez les Keller qui recevaient dans l'atelier de monsieur, rien ne [marquait] précisément la fortune³⁷⁾ et ce qui était "dépayasant" pour reprendre le mot utilisé par la narratrice elle-même, c'était l'atmosphère de la vaste pièce, bizarrement décorée³⁸⁾.

Mais si les narrateurs ne se sentaient pas vraiment à l'aise lors de leur première visite au domicile de leurs amis juifs, leur malaise n'avait aucune commune mesure avec celui qu'ils ressentirent lorsque ceux-ci vinrent chez eux et se trouvèrent en présence de leurs parents. Introduit dans le salon où se trouvait son ami, Silbermann commença par tout examiner en détail, allant jusqu'à retourner un livre pour en voir le titre, geste qui ne dénote pas un tact très développé, d'autant qu'à la vue du titre: *Journal intime* d'Amiel, il eut un petit sourire qui déplut au narrateur. En présence des parents du narrateur, le sentiment de malaise ne fit que s'accroître car Silbermann accapara la parole et eut tendance à se vanter. Et le narrateur nous révèle ce qui suit: *Et le plus singulier était qu'à mes propres oreilles cette verve, qui d'ordinaire me ravissait, sonnait déplaisamment. Silbermann par le désir de briller, recherchait des récits extraordinaires et des opinions paradoxales. Et rien n'était plus choquant que l'effet de ses paroles dans une atmosphère où je n'avais jamais entendu développer que des avis mesurés et le préjugé commun. Je souffrais véritablement en l'écoutant*³⁹⁾. Et c'est avec soulagement que le narrateur vit le repas s'achever. La réception au cours de laquelle les Keller furent reçus avec leur fille chez les parents de Geneviève fit naître dans le cœur de celle-ci le même genre de sentiments que ceux éprouvés par le narrateur lors du déjeuner de son ami dans sa famille. En effet, cette soirée fut pour elle l'occasion d'une souffrance indicible car elle s'aperçut dès l'entrée des Keller que leur présence dans [le] salon bourgeois [de ses parents] était parfaitement déplacée⁴⁰⁾: Madame Keller, habillée d'une façon trop somptueuse⁴⁰⁾ avait des manières vulgaires et riait trop fort et hors de propos, tandis que son mari faisait montre d'une trop grande assurance. Tous deux détonnaient singulièrement. Et la remarque de Sara s'exclamant d'un ton indéfinissable où entraient un mélange d'étonnement

admiratif et de je ne sais quelle ironie un peu méprisante: «Ce que c'est cossu chez vous!»⁴¹⁾ n'était certes pas faite pour dissiper le malaise de Geneviève qui ne sentait déjà que trop le fossé qui séparait Sara et ses parents de sa famille et de son milieu à elle.

Et pour bien souligner que les narrateurs étaient à la torture, Lacretelle dans la page et demie qui relate le déjeuner de Silbermann chez les parents du narrateur, n'utilise pas moins de six mots ou expressions qui marquent le profond malaise de celui-ci, tandis que Gide en utilise sept dans les quatre pages qui font le récit de la réception des Keller par la famille de Geneviève. Le lecteur pourrait craindre que cette cruelle expérience n'ait eu des répercussions dans les relations des jeunes chrétiens avec les jeunes Juifs, mais dans un cas comme dans l'autre, il n'en fut rien. De cette confrontation du jeune Juif avec le milieu de vie de son ami chrétien, ce fut le milieu de vie de celui-ci qui pâtit. Et bien qu'ils soient un peu longs, nous avons tenu à faire figurer les passages qui attestent de la dévalorisation que subirent aux yeux des narrateurs leur cadre de vie et leur milieu familial. Voici ce que nous révèle le narrateur: *Cet insuccès ne diminua pas Silbermann dans mon esprit. J'y vis plutôt la preuve d'une certaine suffisance de la part de ma famille. L'espace où je vivais me parut borné, étroit, incapable de faire place à l'intelligence. De petits usages auxquels j'avais toujours été soumis m'apparurent ridicules. Je m'aperçus que bien des objets de notre intérieur, que je n'avais jamais jugés tant ils m'étaient familiers étaient très laids. Je pris moins de plaisir à rester dans notre maison⁴²⁾. Geneviève, elle aussi, commença à considérer d'un œil nouveau son intérieur et les habitudes vestimentaires de son milieu comme nous l'apprend ce qui suit: Ce n'est pas que j'attachasse grande importance au costume, mais au contact de la grâce et de l'aisance de Sara, et par l'effet d'une extrême sympathie qui me fit voir avec ses yeux à elle notre intérieur, ce milieu dans lequel j'avais vécu jusqu'alors laissa paraître son insignifiance et sa conventionnelle banalité. Les lustres, les tentures, les fauteuils, le mobilier, tout se désanchanta soudain, s'embourgeoisa, se ternit. Ce n'était pas que notre intérieur fût particulièrement déplaisant; ni mon père même, ni ma mère n'avait ce qu'on nomme communément «mauvais goût», mais l'un et l'autre sacrifiaient à l'usage; la décence même du style bourgeois qui les contentait, combien les toilettes de madame Keller et de Sara faisaient paraître cela médiocre et bêtement timoré⁴³⁾.*

Ainsi donc, la mise en évidence du fossé qui existait entre eux n'eut

aucunement pour effet de les éloigner l'un de l'autre, bien au contraire. Une fois engagés dans ces amitiés avec un jeune Juif, et en dépit des avertissements qu'ils recevaient de l'expérience, de leurs parents et amis ou de leur intuition⁴⁴⁾ et qui eussent dû sinon les faire rompre, du moins les inciter à la prudence, les jeunes chrétiens continuèrent à voir leurs amis en dehors des heures de classe et ils se virent même de plus en plus souvent au moins en ce qui concerne Silbermann et le narrateur: celui-ci nous indique en effet que sa compagnie semblait être devenue indispensable à Silbermann qui l'emménait partout avec lui, au théâtre comme chez les libraires ou dans des manifestations populaires. Nous savons aussi que Geneviève et Sara se voyaient fréquemment en dehors des heures de cours, même si nous ne savons pas où, ni ce qu'elles faisaient ensemble.

Ce que nous savons en revanche, c'est que dans ces relations, c'était plutôt le jeune Juif qui dominait. Dans le couple Silbermann-le narrateur, c'était toujours ce dernier qui se pliait à la volonté de son ami dont il faisait passer les désirs avant les siens. De plus, il était toujours en position de récepteur et de demandeur d'informations puisque Silbermann, beaucoup plus cultivé que lui, avait des vues sur tout. Ainsi, même lorsqu'ils parlaient, apparemment sur un pied d'égalité, de livres qu'avait pourtant lus le narrateur, le jeune Juif trouvait toujours des aperçus nouveaux à donner à ce dernier qui avait parfaitement conscience de l'infériorité de sa situation comme le prouve ce qui suit: *Nous étions assis l'un auprès de l'autre. Sa voix avait des inflexions si persuasives que par moments je me sentais dominé par lui aussi bien que s'il eût posé sa main sur ma tête*⁴⁵⁾. Financièrement également, Silbermann avait l'avantage sur le narrateur qui avait souvent à rougir de ses libéralités à son égard.

Geneviève elle aussi semble en retrait par rapport à Sara car si cette dernière était une élève paresseuse, les questions qu'elles abordaient quand elles étaient ensemble n'avaient rien à voir avec ce qu'elles apprenaient en classe. Ce qui les passionnait en effet, c'étaient les questions qui avaient trait à la condition féminine: le mariage ou plutôt son refus dans le cas de Sara, le problème des filles-mères, expression que Geneviève, beaucoup moins au courant des réalités de la vie, entendit pour la première fois de la bouche de son amie. Que Sara ait eu une position dominante quand elle était avec Geneviève et Gisèle, leur amie commune, se marque dans le fait que dans la conversation, la jeune Juive parlait avec une grande assurance et n'hésitait pas à interrompre⁴⁶⁾, à répliquer⁴⁷⁾ et

à riposter⁴⁸⁾ ce que ne faisaient pas les deux autres, et surtout pas Geneviève.

Par ailleurs, de même que Silbermann, Sara avait une forte propension à l'ironie et à la raillerie. Ainsi, Silbermann se révèle ironique, railleur ou méprisant⁴⁹⁾ dans neuf passages et Sara dans trois, attitudes que ne se seraient jamais permises les narrateurs qui manquaient par trop d'esprit critique et d'assurance pour cela. La position d'infériorité des narrateurs se voit aussi dans l'admiration qu'ils vouaient à leur ami juif—admiration pour la beauté, le charme et l'aisance de Sara; admiration pour l'intelligence, la culture et la mémoire de Silbermann—alors que ceux-ci ne semblaient pas les admirer le moins du monde. Et cette amitié—admiration, pour ne pas dire cette amitié—culte qui enveloppait le jeune Juif et qu'il paraissait trouver normale aurait certainement pu continuer plus longtemps si n'était survenu un événement qui perturba cette relation.

Chez Lacretelle, cet événement perturbateur fut la plainte déposée contre monsieur Silbermann pour achat et recel d'objets volés et la désignation du père du narrateur comme juge d'instruction chargé de l'affaire. Chez Gide, le trouble vint de la révélation par un journaliste indiscret du fait que c'était la propre fille du peintre, c'est-à-dire Sara, qui avait servi de modèle pour une toile intitulée *L'Indolente*, pièce maîtresse de la dernière exposition de monsieur Keller et qui représentait *étendue sur un divan une jeune femme nue se [regardant] dans un miroir à main qui cachait sa face*⁵⁰⁾. À la suite de ces deux "affaires", les narrateurs connurent des problèmes avec leurs parents. Dans *Silbermann*, le narrateur, à la demande de son ami intervint auprès de son père pour lui *rapporter la vérité*⁵¹⁾. Dans *Geneviève* la narratrice s'opposa à son père qui voulait lui interdire de continuer à fréquenter Sara et lui tint tête. Le narrateur, sentant qu'il était en train d'échouer dans sa mission d'intercession, risqua le tout pour le tout et tenta d'apitoyer son père. Voici ce qu'il nous rapporte: [...] *je lui livrai, espérant l'attendrir, des preuves de ma folle amitié et de mon tourment. C'était la première fois que j'analysais mon cœur, et, grisé par les paroles je me dénonçais avec une ardeur candide. Dans mon emportement, je poussai ce cri ingénu: —Ah! je ne savais pas qu'on pouvait éprouver un tel sentiment pour d'autres que ses parents*⁵²⁾.

Après la scène avec son père, et s'étant réfugiée dans sa chambre, Geneviève en proie à une angoisse qu'elle ne pouvait s'expliquer, voyait *des images du beau corps ambré [tourbillonner] autour d[elle]*⁵³⁾. Et quand

elle alla voir l'exposition et qu'elle se trouva face au fameux tableau, elle fut emplie *d'un trouble étrange et tel que jusqu'alors [elle] n'en [avait] jamais ressenti*⁵⁴).

Ainsi donc, chez Lacretelle comme chez Gide, ces deux "affaires" amenèrent les narrateurs à se démasquer aux yeux de leurs parents. En effet, jusqu'à ce moment-là, ils n'avaient jamais parlé à cœur ouvert des sentiments qu'ils éprouvaient pour leurs amis juifs, même si certaines de leurs attitudes, sans vraiment les trahir, avaient intrigué leurs parents. Et s'ils ne l'avaient pas fait, ce n'était pas par dissimulation mais c'est qu'eux-mêmes ne connaissaient pas clairement leurs sentiments et ne mesuraient pas la passion qui y entraît. En découvrant l'ardeur des sentiments que leurs enfants nourrissaient à l'égard de Silbermann et de Sara, leurs parents s'inquiétèrent. Et immédiatement⁵⁵), le père du narrateur et la mère de Geneviève donnèrent une interprétation "homosexualisante" à ces sentiments, interprétation qui avait sans aucun doute sa raison d'être dans le cas de la narratrice qui avoue du reste ce qui suit: *Une angoisse inconnue me décomposait que je ne savais pas être désir parce que je ne pensais pas que l'on pût éprouver du désir sinon pour un être de l'autre sexe*⁵⁶). En revanche, cette interprétation était, semble-t-il, beaucoup moins justifiée dans le cas du narrateur dont voici l'analyse concernant le sentiment qu'il éprouvait pour Silbermann: *Mon zèle pour lui redoublait. Nulle expression ne définit mieux le sentiment qui m'animait. Il n'entraît dans ce sentiment rien de ce qui couve d'ordinaire à cet âge sous une amitié ardente, pensées tendres, désirs de caresses, jalousie, et la font ressentir comme la première invasion de l'amour. Mais le soin exclusif, l'abnégation, la constante sollicitude de l'esprit, les soucis déraisonnables, donnaient à cet attachement tous les mouvements de la passion*⁵⁷). Et il est certain que chez lui la "passion" prenait non la forme d'un attrait sensuel mais celle du sacrifice qui pourrait toutefois être vu comme une forme sublimée de la sensualité, car il y avait chez le narrateur, c'est indéniable, une volupté dans le renoncement et le sacrifice et pour lui, amour et sacrifice étaient étroitement liés comme en témoigne d'abord ce qu'il écrit au moment du serment fait à Silbermann: *Le gage d'amour que l'on offrait dans les circonstances graves était le sacrifice*⁵⁸). Ensuite, au moment de choisir entre Philippe Robin et Silbermann et mettant en balance les riantes perspectives qui s'offraient d'un côté et la *tâche ardue*⁵⁹) qui se présentait de l'autre c'est *exalté par la perspective du sacrifice*⁵⁹) qu'il choisit le jeune

Juif. Et enfin, lorsque les persécutions à l'encontre de Silbermann ayant failli dégénérer, celui-ci fut mis en quarantaine et arrivait escorté d'un surveillant, voici les sentiments qui animaient le narrateur: *Et moi, tandis que j'allais ainsi côte à côte avec lui, confondu dans la même ignominie, je savourais un sentiment délicieux. «Je lui offre tout, disais-je intérieurement, l'affection de mes amis, la volonté de mes parents et mon honneur même. Et en me représentant ces sacrifices, je sentais un grand souffle gonfler ma poitrine, comme si j'avais été transporté soudain sur une cime.*⁶⁰⁾ L'amitié du jeune chrétien pour le jeune Juif n'avait jamais été de tout repos et avait toujours été une source d'inquiétude pour le premier. Chez Geneviève, cette inquiétude provenait de sa gaucherie et de sa peur de l'opinion de Sara, chez le narrateur, de sa peur de ne pas être à la hauteur de la "mission" qu'il s'était fixée, celle de "sauver" son ami. Mais avec la découverte du fait que Sara avait posé nue devant son père et avec l'accroissement des persécutions dont Silbermann était l'objet et la mise en cause de son père par la justice, cette inquiétude devint "angoisse"⁶¹⁾, "souffrance"⁶²⁾ ou "tourment"⁶³⁾ et voici ce que nous en révèle le narrateur: *J'étais tourmenté sans cesse par la crainte de mal accomplir ma mission. Je m'accusais de relâchements imaginaires. La nuit, cette angoisse me hantait et se transformait en cauchemar [...] Et le matin, je m'éveillais dans un tel trouble que, [...], je courais l'attendre à la porte de sa demeure. Cette visible agitation inquiéta ma mère*⁶³⁾. L'état anormal de leurs enfants, provoqué par ces amitiés excessives, amena les parents à prendre des mesures. Le père du narrateur lui intima ainsi l'ordre *de ne plus considérer [Silbermann] comme un de [ses] camarades*⁶⁴⁾ ordre dont il ne tint aucun compte, ce qui obligea sa mère à intervenir auprès du proviseur pour faire renvoyer le jeune Juif du lycée. Dans le cas de Geneviève, sa mère commença par lui interdire de voir Sara en dehors des heures de classe mais cette mesure s'avérant tout à fait inefficace, elle accepta de retirer sa fille du lycée à la demande de celle-ci qui ne supportait pas *de voir Sara et de lui battre froid*⁶⁵⁾, après l'avoir vue rentrer un jour en proie à une agitation extrême.

Après le renvoi de Silbermann du lycée, le narrateur ne le revit qu'une fois, entrevue au cours de laquelle le jeune Juif lui annonça son départ pour les États-Unis. Geneviève, elle, ne revit pas Sara et peu de temps après avoir quitté le lycée, elle tomba malade.

Voici comment finirent ces amitiés judéo-chrétiennes adolescentes. Reste maintenant à en dresser le bilan et à nous interroger sur elles et sur

les similitudes qu'elles présentent.

Tout d'abord, quelle a été l'importance de ces amitiés dans la vie des narrateurs? Nous avons déjà dit que Silbermann et Sara avaient fait découvrir des choses et des notions nouvelles à leurs amis chrétiens et que les discussions qu'ils eurent ensemble avaient indubitablement ouvert des horizons nouveaux aux narrateurs. Mais c'est surtout par leur talent en récitation qu'ils leur révélèrent l'existence d'une beauté littéraire qu'ils ressentirent jusque dans leur chair et c'est en les écoutant que les jeunes chrétiens découvrirent qu'ils avaient des sens. Voici ce que nous rapporte le narrateur sur ce qu'il ressentit après avoir écouté Silbermann: *Les mots avaient une qualité nouvelle, ils flattaient mes sens, émotion ignorée, sorte de frisson dans mon cerveau*⁶⁶⁾ alors que Geneviève nous parle d'un *frisson quasi religieux* [qui] *coula le long de* [son] *dos, [la] secoua tout entière tandis que les larmes emplissaient* [ses] *yeux*⁶⁷⁾. Mais hormis ce rôle non négligeable joué par les jeunes Juifs dans un premier éveil de la sensualité de leurs amis chrétiens, beaucoup moins précoces qu'eux, il ne faudrait pas s'exagérer leur influence. En effet, si Silbermann instruisit son ami, il le fit de façon très désordonnée et en critiquant tout, ce qui eut comme résultat pour le narrateur d'*[empoisonner] les jouissances que [lui] procurait la lecture et [d'arrêter ses] curiosités nouvelles*⁶⁸⁾. Par ailleurs, le goût pour la littérature était déjà très vif chez le narrateur qui continua à s'y intéresser après la fin de ses relations avec Silbermann et devint écrivain⁶⁹⁾. Il en va de même pour la narratrice qui était déjà sensible au problème de la condition des femmes et qui continua à s'en préoccuper puisqu'elle décida de s'y consacrer et voulait pour cela faire son droit alors que Sara ne songeait nullement à l'améliorer, désireuse qu'elle était de se consacrer au théâtre⁷⁰⁾. Rien n'autorise donc à penser que ces amitiés aient réellement eu une influence profonde sur les jeunes chrétiens et aient en quoi que ce soit modifié leur "destin".

Mais ce qui est certain en revanche, c'est que cette relation avec un jeune Juif ayant été le premier contact avec un "autre" pour ces jeunes chrétiens qui jusqu'alors n'avaient eu de contacts qu'avec des "mêmes", fut une expérience très troublante et qui, malgré sa brièveté (quelques mois pour Sara et Geneviève, une année scolaire et quelques mois pour Silbermann et le narrateur), en obligeant les jeunes chrétiens à s'opposer plus ou moins fortement à leur famille, les aida à mûrir et à faire un pas

vers l'âge adulte. C'est particulièrement vrai pour le narrateur au sein de la famille duquel l'amitié avec Silbermann donna lieu à de vives tensions, tensions qui furent l'occasion d'une mise à nu des contradictions qui existaient entre les principes affichés par ses parents d'une part et leurs pensées profondes, actes et actions d'autre part. Cette prise de conscience qui survint après la fin de son amitié avec Silbermann lui fit comprendre qu'il fallait renoncer aux idéaux irréalisables. Chez Lacretelle comme chez Gide, il nous faut noter la prise de distance à laquelle s'efforcent les narrateurs, comme s'ils éprouvaient une certaine honte au souvenir de ces amitiés de jeunesse et s'efforçaient de jeter le discrédit sur leurs anciens amis et de se poser en "victimes" afin de relativiser leur "responsabilité". Ainsi, après avoir tout au long de leur récit bien insisté sur la vivacité et la sincérité de leurs sentiments, les narrateurs s'emploient à semer le doute sur ceux que les jeunes Juifs avaient pu éprouver à leur égard. Nous avons déjà évoqué leur propension à l'ironie qui s'exerçait même à l'égard de leurs amis ainsi que le fait que l'admiration était à sens unique. À cela, il faut ajouter que Silbermann faisait preuve de beaucoup d'égoïsme. En effet, c'était toujours lui qui décidait de l'emploi du temps des jeudis et dimanches et il ne se souciait nullement des obligations de famille du narrateur qu'il retenait auprès de lui. C'est enfin pour pouvoir rester en France où il voulait devenir écrivain, qu'il demanda au narrateur d'intercéder en faveur de son père. De même, les dernières paroles que Silbermann adressa au narrateur, celles qui concluaient son plaidoyer *pro domo*: *Voilà. J'ai fini. Je désirais faire entendre toutes ces choses à quelqu'un. Maintenant, nous n'avons plus rien à nous dire. Adieu*⁷¹⁾ font vraiment douter si Silbermann avait un jour éprouvé la moindre amitié pour le narrateur dont le dévouement est présenté comme ayant toujours été sans faille. Dans le cas de Geneviève, les indices sont moins nombreux, mais il en est un dans le deuxième chapitre qui donne à penser que la jeune Juive était plutôt insensible et inattentive aux sentiments de ses amies: elle ne s'est jamais doutée de la nature des sentiments que Geneviève comme Gisèle d'ailleurs, lui avaient portés⁷²⁾.

À cette présentation de l'ingratitude des jeunes Juifs qui ni l'un ni l'autre n'essayèrent de recontacter leurs amis, les narrateurs s'efforcent d'ajouter une relativisation des sentiments qu'ils éprouvaient. Le narrateur nous révèle ainsi que, plus que la personne de Silbermann ou leur amitié, c'était la perte de sa mission qui l'affligeait le plus. Et

d'ailleurs, tout au long de son récit, il s'évertue à nous faire comprendre que c'était par charité chrétienne et pour obéir à la mission qui lui avait été dictée en rêve qu'il se sentait obligé d'*aimer* Silbermann et de *prendre son parti contre tous*⁷³). Geneviève, elle, nous apprend que Sara manquait de *certaines qualités de l'intelligence et du cœur* qui pour elle sont plus importantes que l'attrait physique⁷⁴). Mais dans les deux cas, à cette volonté de montrer que les jeunes Juifs n'étaient pas dignes de l'amitié que leur portaient les narrateurs, s'ajoute une autre prise de distance qui, elle, laisse à entendre que le jeune chrétien n'était pas lui-même à certains moments. Dans *La confidence inachevée*, cet aveu se fait tout au début, avant même l'épisode de la récitation. Voici ce que Geneviève nous dit: *Dès les premiers jours, je m'épris pour elle d'un sentiment confus que je n'avais jamais encore éprouvé pour personne et qui me paraissait si neuf, si étrange, que je doutais si c'était bien moi, Geneviève, qui l'éprouvais, et si ne m'envahissait pas une personnalité étrangère qui me dépossessionnait de ma volonté et de mon corps*⁷⁵). Jolie manière de relativiser sa responsabilité en suggérant l'intervention de puissances supérieures qu'en l'occurrence on peut supposer plutôt maléfiques⁷⁶)! De la même manière, on voit le narrateur s'interroger si c'était bien lui qui s'était comporté en enfant révolté contre ses parents après le renvoi de Silbermann. Voici comment il conclut: *Oui, ces scènes furent réelles, mais elles avaient la teinte d'un rêve ou plutôt il me semblait qu'elles s'enchaînaient hors de ma volonté*⁷⁷). Ainsi donc, les deux narrateurs, du temps de leur fréquentation d'un jeune Juif et même après, ne semblaient pas toujours s'appartenir, comme si le contact avec un Juif était en soi une expérience extrêmement dangereuse, sentant le soufre et se soldant par une dépossession de soi.

Que ces amitiés n'aient pas duré et que, dans les deux cas, le jeune Juif se soit révélé ne pas avoir les qualités que le jeune chrétien lui avait prêtées dans sa candeur n'a rien de très surprenant⁷⁸). C'est en effet le dénouement classique des romans qui prennent comme sujet une amitié judéo-chrétienne. Ainsi Hans Mayer qui dans son remarquable ouvrage sur les marginaux dans la littérature européenne s'est fait surtout l'explorateur de la littérature allemande remarque que dans la littérature romanesque bourgeoise allemande qui reprend le schéma des biographies parallèles, les vies du petit Allemand et du petit Juif commencent dès la cour de récréation *soit comme une pure hostilité dès le départ, soit comme une singulière amitié judéo-allemande qui, d'ailleurs, ne tiendra pas: par la faute*

du Juif⁷⁹⁾.

Ce qui est plus surprenant, en revanche, c'est que la naissance et le déroulement de ces deux amitiés judéo-chrétiennes offrent tant de similitudes. Ces similitudes ne pouvant être le fruit du pur hasard, il nous faut envisager quelques hypothèses pour tenter de les expliquer. On peut d'abord penser, hypothèse la plus simple, que Gide, plus ou moins consciemment, se soit inspiré de Silbermann qu'il connaissait. On peut ensuite imaginer que Lacretelle et Gide se soient inspirés d'une troisième œuvre qui serait antérieure à 1922 bien que nous n'ayons pas, jusqu'à présent, trouvé de quel ouvrage il pourrait s'agir. Mais le thème de l'amitié entre un jeune Juif et un jeune chrétien n'était pas une nouveauté et la littérature européenne, surtout celle de deuxième ordre, regorgeait de récits de ce genre. De plus, les Juifs y étaient très souvent représentés comme figures principales ou secondaires. Et ici, on ne saurait passer sous silence que, ce que dit H. Mayer de la femme juive dans la littérature: *La littérature fourmille, surtout au théâtre de cette belle Juive et de son amant non-juif, qui empereur, roi ou artiste, est entraîné de manière suspecte dans les filets d'une sensualité troublante et hors-norme*⁸⁰⁾, pourrait s'appliquer *mutatis mutandis* à la relation dans laquelle s'est trouvée entraînée Geneviève. On peut enfin penser que les préjugés anti-juifs étaient si habituels dans les milieux où avaient grandi et où vivaient les deux écrivains, qu'une amitié judéo-chrétienne à leurs yeux, ne pouvait que mal finir. Par ailleurs, ce genre d'amitiés "contre-nature" n'étant pas dans l'ordre des choses, elles ne pouvaient s'être développées qu'à partir d'un malentendu ou d'une illusion, ici, une surestimation des qualités du jeune Juif par le trop candide jeune chrétien qui n'était pas capable de détecter ce qui n'était que séduction trompeuse de qualités vraies. En outre, que ces amitiés, tolérées mais jamais appréciées des parents des narrateurs aient été cause de troubles, il n'y a rien d'étonnant à cela, tout comme on ne saurait être surpris du malaise éprouvé par le jeune chrétien lors de la venue du jeune Juif chez lui et dans une moindre mesure lorsqu'il est allé lui-même dans la famille de son ami. En effet, pour qui a des préjugés plus ou moins antisémites, que ces préjugés soient conscients ou non, un Juif ne peut qu'être déplacé en milieu chrétien et vice versa, tout comme un bourgeois dans un autre milieu social que le sien. Et dans le cas de la Geneviève de Gide, il faut souligner ce que cet épisode a emprunté

à une expérience autobiographique de l'auteur. En effet, dans *Si le grain ne meurt*, Gide rapporte sa première visite chez le peintre Jean-Paul Laurens qui, ayant deux ateliers, en avait transformé un en salon pour sa femme et qui, tous les mardis soirs, quand il recevait quelques intimes, faisait communiquer les deux pièces: [...] *la première fois que je pénétrai dans ce milieu si nouveau pour moi, mon cœur battait... Une harmonie sévère, pourpre et presque ténébreuse, m'enveloppa d'abord d'un sentiment quasi religieux; là, tout me paraissait flatter les regards et l'esprit, inviter à je ne sais quelle contemplation studieuse. Ce jour-là, tout à coup, mes yeux s'ouvrirent, et je compris aussitôt combien l'ameublement de ma mère était laid; il me semblait que j'en apportais avec moi quelque chose, le sentiment de mon indignité fut si vif que je crois que je me serais évanoui de honte et de timidité sans la présence [...] de mon ancien camarade de classe [...]*⁸¹⁾. Enfin, que ce soit une récitation qui ait mis en évidence Sara comme Silbermann et ait joué un rôle déclencheur, n'est pas tellement surprenant. En effet, dans la vie scolaire de l'époque, qui ne faisait guère appel à la participation orale des élèves, c'était à peu près la seule occasion qu'avait un élève de se distinguer, comme l'atteste du reste l'expérience de Gide lui-même, lors de son bref passage au lycée de Montpellier. Ayant appris à l'École alsacienne à réciter correctement les vers alors que ses condisciples les massacraient lamentablement, Gide suscita l'hilarité générale quand il commença à réciter, et par les compliments et l'excellente note qu'il reçut du professeur, s'aliéna toute la classe⁸²⁾.

Ainsi donc, les similitudes observées entre *Geneviève* et *Silbermann* sont sans doute davantage le fait de réminiscences d'œuvres littéraires variées, alliées à des expériences de jeunesse et aux préjugés dans lesquels baignaient plus ou moins à leur insu les Français et les Européens même les plus éclairés, que le résultat d'une prise d'inspiration directe, même inconsciente, dans le roman de Lacretelle.

Amitiés de courte durée dont la naissance, le déroulement et la fin présentent indiscutablement dans *Silbermann* et *Geneviève* des similitudes, ces amitiés judéo-chrétiennes qui ont lié de jeunes chrétiens naïfs et facilement impressionnables à de jeunes Juifs dont la particularité la plus remarquable n'était finalement que la précocité, n'ont en fin de compte pas apporté grand chose aux narrateurs si ce ne sont des inquiétudes et des souffrances qui leur ont quand même permis de franchir une étape vers

l'âge adulte. Et même si nous ne pouvons exclure absolument que les similitudes observées proviennent d'une source d'inspiration commune aux deux auteurs ou d'une prise d'inspiration de Gide chez Lacretelle, nous y voyons plutôt l'influence des représentations antisémites qui, véhiculées par la religion, la société, les familles, la littérature, ...formaient un réservoir de lieux communs dans lequel chacun des deux auteurs est venu puiser; ces préjugés de même essence les ont tout naturellement conduits à ne pas pouvoir faire sortir ces amitiés judéo-chrétiennes du chemin tout tracé qui les a menées directement à l'échec auquel elles étaient vouées dès le départ et sans doute de toute éternité aux yeux de Lacretelle et Gide.

NOTES

- 1) Journal T2 p. 333
- 2) Journal T1 pp. 750-751; 965; 1006; 1073
C'est d'ailleurs à [son] ami Jacques de Lacretelle et à ceux que les questions de métier intéressent que Gide dédicaca son Journal des faux-monnayeurs.
- 3) Journal T1 p. 965
- 4) Journal T1 p. 972
- 5) Silb. p. 51
- 6) Gen. p. 172
- 7) Gen. p. 165
- 8) Gen. p. 166
- 9) Gen. p. 176
- 10) Gen. p. 173
- 11) Silb. p. 27
- 12) Silb. p. 17
- 13) Gen. p. 183
- 14) Silb. p. 11-12
- 15) Silb. p. 106
- 16) Ces poncifs veulent qu'à la beauté des femmes juives s'oppose la hideur des hommes. Et Gide fait ainsi dire à Geneviève à la page 176: *Quant à Keller, je ne sais comment il pouvait à la fois ressembler à sa fille et être aussi laid.*
- 17) Gen. p. 158-159
- 18) Gen. p. 165
- 19) Par son teint, Sara Keller fait plutôt penser à un autre poème des Orientales, La Sultane favorite (p. 625-627) dont le personnage central est une Juive cruelle et jalouse qui fait massacrer les autres femmes du sérail et que le sultan dans son apostrophe essaie de rassurer comme suit: (p. 627)

*Que m'importe, juive adorée,
Un sein d'ébène, un front vermeil!*

*Tu n'es point blanche ni cuivrée,
Mais il semble qu'on t'a dorée
Avec un rayon de soleil.*

- 20) Sara la baigneuse (p. 638–641); cette strophe est à la p. 640
- 21) Silb. p. 19
- 22) Gen. p. 159
- 23) Gen. p. 165
- 24) Gen. p. 159
- 25) Silb. 19–20
- 26) Mais ne nous y trompons pas: ce choix de deux pièces de Racine, s'il n'est pas innocent, n'est pas destiné à briser un mythe antisémite comme pourrait le laisser croire la manière remarquable dont Sara et Silbermann ont récité. En effet, ni l'un ni l'autre ne peut dépasser le stade de "l'interprétation" qui n'est que l'utilisation et la mise en valeur (pour les antisémites, ce serait sans doute "l'exploitation"!) de l'œuvre d'un autre, ni l'un ni l'autre n'est capable de produire un chef-d'œuvre comme les tragédies de Racine. Et le lecteur du Retour de Silbermann sait combien ce dernier s'est efforcé d'écrire et la mauvaise qualité de sa production. L'opinion de Gide sur ce sujet est par ailleurs bien connue Cf. Journal 1889–1939 p. 396
- 27) Silb. p. 21–22
- 28) Silb. p. 22
- 29) Silb. p. 21
- 30) Silb. p. 22
- 31) Gen. p. 160
- 32) Gen. p. 161
- 33) Silb. p. 29
- 34) Silb. p. 32
- 35) Silb. p. 24
- 36) Silb. p. 34
- 37) Gen. p. 175
- 38) Gen. p. 179
- 39) Silb. p. 52–53
- 40) Gen. p. 173
- 41) Gen. p. 174
- 42) Silb. p. 53
- 43) Gen. p. 174
- 44) Cf. S. Fujihira p. 15
- Dans Geneviève, dès le début, la mère de la narratrice émet des doutes sur l'avenir de cette amitié en ces termes: [...] *ton amie me paraît charmante et je ne voudrais pas t'empêcher de la voir. Elle est certainement intelligente et remarquablement douée. Mais ses dons me paraissent si différents des tiens que je m'étonnerais que vous puissiez longtemps vous entendre.* (p. 179)
- 45) Silb. p. 37

- 46) Gen. p. 180; 181
- 47) Gen. p. 182
- 48) Gen. p. 165; 182
- 49) L'idée que les Juifs sont méprisants est une idée que l'on retrouve fréquemment chez les antisémites, ainsi par exemple chez Theodor Fritsch "le grand maître de l'antisémitisme allemand" qui déclarait dans les notes à sa traduction de *The International Jew* que tous les Juifs méprisent comme un seul homme le genre humain. [cf. Poliakov T2 p. 435]
- 50) Gen. p. 189
On notera que cette belle indolente possède deux attributs—le miroir et la belle chevelure—qui servaient à la prostituée du Moyen-âge et qui symbolisaient, avec le peigne, la luxure. [cf. E. Mozzani, *Le livre des superstitions*, Paris, Laffont, Coll. Bouquins; note de la page 1646].
- 51) Silb. p. 86
- 52) Silb. p. 86-87
- 53) Gen. p. 196
- 54) Gen. p. 198
- 55) Il n'y a rien de curieux à cela pour qui sait que parmi les préjugés antisémites habituels figure en bonne place celui de la perversion sexuelle des Juifs.
- 56) Gen. p. 200-201
Toutefois, le trouble de Geneviève n'est certainement pas dû à la seule découverte de ce désir que lui inspire Sara, il doit sans doute beaucoup également à l'impudeur et à ce relent d'inceste qu'il y a dans le fait que la fille ait posé nue devant son père, bafouant ainsi un des tabous majeurs de la Bible [*Nul de vous ne s'approchera de sa parenté, pour découvrir sa nudité*, Lévitique 18, 6] et se révélant ainsi de la race des filles de Loth.
- 57) Silb. p. 77-78
- 58) Silb. p. 29
- 59) Silb. p. 48
- 60) Silb. p. 91
- 61) Gen. p. 194; 200; Silb. p. 78
- 62) Gen. p. 196; 198
- 63) Silb. p. 78
- 64) Silb. p. 88
- 65) Gen. p. 203
- 66) Silb. p. 25
- 67) Gen. p. 161
- 68) Silb. p. 112
- 69) cf. *Le Retour de Silbermann*
- 70) Ici, on remarquera que Silbermann et Sara sont des êtres chimériques (le premier rêvait d'assurer le paradis matériel de l'humanité, la seconde de vivre dans le monde de la poésie) ce qui les oppose à leurs amis chrétiens qui eux, ont un idéal qu'ils s'efforcent de réaliser et sont ainsi des personnes d'action, c'est-

à-dire des "Anti-Juifs". [cf. M. Winock p. 369]

- 71) Silb. p. 110
- 72) Gen. p. 238
- 73) Silb. p. 47
- 74) Gen. p. 238
- 75) Gen. p. 159-160
- 76) Cf. S. Fujihira p. 15-16
- 77) Silb. p. 98
- 78) Cf. S. Fujihira p. 14-15
- 79) *Les Marginaux* p. 406
- 80) *Les Marginaux* p. 334
- 81) *Si le grain ne meurt* p. 513
- 82) *Si le grain ne meurt* p. 422-423

BIBLIOGRAPHIE

- J. de Lacretelle, *Silbermann*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 1922, p. 124
Le Retour de Silbermann, Paris, Gallimard, Collection Folio, 1931, p. 102
- A. Gide, *L'École des femmes* suivi de *Robert* et de *Geneviève*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 1929, 1930 et 1936, p. 244
Journal 1889-1939, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade 1951, p. 1378
Journal 1939-1949—Souvenirs, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, p. 1280
- C'est dans ce deuxième tome que se trouve *Si le grain ne meurt* qui va de la page 347 à la page 613.
- V. Hugo, *Oeuvres poétiques*, T1: *Avant l'exil 1802-1851*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1964, p. 1651
- C'est dans ce premier tome que se trouvent *Les Orientales* qui vont de la page 577 à la page 707.
- H. Mayer, *Les Marginaux: Femmes, Juifs et homosexuels dans la littérature européenne*, Paris, Albin Michel, Idées, 1975-1994 p. 535
- L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, Paris, Calmann-Lévy, Collection Pluriel, 1981.
Tome 2: *L'Âge de la science* p. 527
- M. Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, Collection Points-Histoire, 1982-1990, p. 446
- S. Fujihira, *L'antisémitisme de deux œuvres de Jacques de Lacretelle: Silbermann et Le Retour de Silbermann* dans *Journal of Osaka University of Foreign Studies* New Series n° 15, p. 135-157